

Judaïsme

En kabbale, tant qu'il y aura des signes

Tour à tour subversif et conservateur, anti-intellectuel et philosophique, l'ésotérisme inépuisable de la kabbale est aussi un creuset de littérature.

Par JEAN-CHRISTOPHE ATTIAS

La riche et polymorphe tradition mystique et ésotérique du judaïsme connue sous le nom de kabbale (en hébreu, *kabala*, « tradition ») n'a pas grand-chose à voir avec son actuel recyclage *new age*. Cette dérive – car c'en est une – en dit long, cependant, sinon sur la kabbale, du moins sur l'idée que beaucoup s'en font : une science foncièrement juive, et donc délicieusement exotique, mais en même temps une science tout à fait universalisable, accessible au premier venu, où toutes les veines, juives ou pas, d'un ésotérisme immémorial se fondraient pour donner accès à... Mais à quoi exactement ? Les incrédules réprimeront difficilement un sourire à l'idée que l'on veuille leur vendre la kabbale comme l'ultime révélation de la vie cachée de la divinité ou des mystères de ce monde et de l'autre. Les croyants, de leur côté, savent qu'ils n'accéderont pas là à la pleine union mystique avec Dieu, dès lors que le judaïsme proscribit par principe la confusion des ordres divin et humain. Quant à la kabbale « pratique » – à la frontière de la magie –, dont quelques rabbins « miraculeux » usent pour consoler ou rassurer leurs ouailles, on ne lui concédera, au mieux, que l'efficacité d'un placebo...

De fait, au XIX^e siècle déjà, y compris chez maints juifs très attachés à leur patrimoine culturel, la kabbale a souffert d'un fort discrédit, parce qu'elle semblait incarner un irrationalisme et un obscurantisme dont il convenait de minimiser l'importance aux yeux du monde non juif. Au XX^e siècle, les travaux d'un Gershom Scholem (1897-1982) vont rompre avec cette tradition du rejet, réaffirmer la centralité de la kabbale dans le judaïsme, et la présenter comme le fil rouge de l'histoire juive. Plus récemment, dans le sillage des recherches de savants contemporains comme Moshe Idel (successeur de Scholem à l'université hébraïque de Jérusalem), l'intérêt pour la kabbale a connu un nouvel infléchissement, glissant du politique vers le religieux, des expressions publiques de la spiritualité juive vers l'intériorité du vécu personnel.

Contrebalançant les rigidités du monothéisme, cette tradition (ce que signifie littéralement kabala) intègre des apports de la gnose antique, du christianisme et de l'islam.

La kabbale n'en reste pas moins au centre des représentations contemporaines du judaïsme. Elle est un témoin essentiel de la stratégie de résistance spirituelle d'un peuple dispersé, sans assise territoriale, privé des attributs de la puissance politique, mais affirmant, envers et contre tout, son éminente dignité, la réalité de son intimité avec le divin, sa capacité à interpréter et à maîtriser sa propre histoire, la légitimité de son espérance. Ce qu'enseigne d'abord la kabbale, celle, par exemple, d'un Isaac Louria et de ses disciples dans le Safed du XVI^e siècle (*lire aussi p. 63*), c'est que le réel perceptible par les sens n'est pas tout le réel, et que ce qui est brisé – âme, peuple, humanité, cosmos – peut être, doit être réparé. Avec Dieu. Parfois même contre Lui.

La kabbale n'a pas mûri dans le secret d'écoles repliées sur elles-mêmes. Certes, son accès est resté longtemps réservé à un petit nombre d'initiés. Mais, à partir du XVI^e siècle, la large propagation, voire la vulgarisation des idées kabbalistiques va fortement atténuer cet aspect de l'ésotérisme juif. Ainsi le sabbatéisme, puissante vague messianique lancée par le « faux » messie Sabbataï Tsevi et son prophète Nathan de Gaza, qui ébranla l'ensemble du monde juif au XVII^e siècle, ou le hassidisme (*lire p. 62*), courant mystique fondé sur la ferveur, né en Podolie au XVIII^e siècle et appelé à essaimer dans toute l'Europe centrale et orientale, ont-ils été des mouvements de masse qui ont profondément infléchi le cours même de l'histoire juive.

Comme d'autres pans de la culture juive, la kabbale s'est enrichie de maints apports « extérieurs ». Gnose antique, christianisme et islam y ont laissé leur empreinte. Et si son évolution témoigne d'une diffusion des idées faisant ■■■

■ ■ ■ fi de la distance ou de l'éparpillement des cercles de savants, les spécificités locales demeurent fortes. Ainsi, entre les XI^e et XIII^e siècles, tandis qu'en Espagne, et surtout en Égypte, se développe un piétisme juif très influencé par le soufisme, apparaît, en Allemagne du Sud et dans la vallée du Rhin, un autre courant piétiste, marqué, lui, par son contact avec le christianisme.

Enfin, contrairement à un préjugé courant, la kabbale ne constitue pas un anti-intellectualisme. Cela est vrai de la kabbale « prophétique » d'un Abraham Aboulafia (seconde moitié du XIII^e siècle), initiateur d'une mystique du langage débouchant sur une expérience extatique dans laquelle le kabbaliste devient à lui-même comme son propre messie. Cela l'est aussi de la kabbale « théosophique » d'un Moïse de León⁽¹⁾, contemporain du précédent, et de son cercle, d'où émerge le *Zohar*, le « Livre de la splendeur », qui jouira bientôt d'un prestige comparable à ceux de la Bible et du Talmud. Réagissant certes aux excès du littéralisme et du rationalisme, ainsi qu'au relâchement, dans certains milieux intellectuels juifs, de la pratique religieuse, la kabbale entretient avec la philosophie des rapports ambigus et pas seulement conflictuels. Et bien des kabbalistes ont exposé leur pensée par le truchement d'un commentaire du *Guide des égarés*, œuvre, philosophique s'il en fut, de Moïse Maimonide⁽²⁾.

Cassant le moule d'un monothéisme trop rigide en distinguant le « Sans-Fin » (*Ein-Sof*), Dieu en tant qu'il est caché et inconnaissable, des dix hypostases (*sefirot*) qui forment le grand arbre cosmique, investissant la pratique des commandements d'une efficacité théurgique, la kabbale nous guide et nous égare dans une forêt de symboles, y compris et notamment sexuels. À la fois subversive et conservatrice, souvent exégétique dans sa forme, méditation infinie sur la langue, elle est aussi une extraordinaire fabrique d'herméneutique et de littérature. Cette beauté de la littérature kabbalistique n'est pas le moindre de ses attraits. Si bien que tout essai de traduction de ses œuvres, écrites en hébreu ou en araméen, est toujours autant une expérience littéraire que simplement intellectuelle. La traduction en français du *Zohar* par Charles Mopsik (1956-2003), hélas inachevée, l'a amplement attesté.

Pour entrer dans ce monde-là, il faut du temps, de la patience, beaucoup d'humilité. Nombreuses sont les écorces à briser pour, un jour, peut-être, commencer à goûter le fruit. À moins que la récompense ne soit déjà là, tangible, dans le simple et difficile brisement des écorces. ■

⁽¹⁾ Rabbín espagnol, Moïse de León (1240-1305) est considéré comme l'auteur du *Sefer HaZohar* (ou *Zohar*), l'ouvrage le plus important de la mystique kabbaliste juive.

⁽²⁾ Philosophe, théologien, médecin et savant juif espagnol, Moïse Maimonide (1138-1204) a souvent été présenté comme un « nouveau Moïse ». Sa tentative de conciliation entre la foi et la raison a influencé la philosophie médiévale et la pensée juive moderne ou contemporaine.

À LIRE

L'Épître des sept voies, ABRAHAM ABOULAFIA,
éd. de l'Éclat, 2008, 148 p., 14 €.

Les Grands Textes de la Cabale, CHARLES MOPSIK,
éd. Verdier, 2002, 666 p., 30,20 €.

Les Grands Courants de la mystique juive, GERSHOM G. SCHOLEM,
éd. Payot, 1950, rééd. 2002, 432 p., 21,95 €.

La Cabale, nouvelles perspectives, MOSHE IDEL,
éd. du Cerf, 1998, 554 p., 46,50 €.